

Une réparation qui ne serait pas très-couteuse rendrait le Panthéon à sa beauté première, et nous ferait jouir exactement du coup d'œil qu'il présentait aux Romains. Il faudrait exécuter pour ce temple ce qu'un préfet, homme d'esprit, a fait pour la maison Carrée à Nîmes, enlever les terres jusqu'au niveau du pavé antique. On pourrait laisser une rue de quinze pieds de largeur le long des maisons de la place, vis-à-vis du portique. Cette rue serait soutenue par un mur de douze ou quinze pieds de haut, dans le genre de celui qui est autour de la basilique près la colonne Trajane.

Plusieurs jeunes prélats, dans les mains desquels le pouvoir arrivera nécessairement d'ici à un demi-siècle, sont tout à fait dignes de concevoir cette façon de restaurer l'antique.

En 1711, on croyait qu'il fallait *orner* l'antique, et l'on mettait un obélisque vis-à-vis le Panthéon. En 1611 on démolissait les arcs de triomphe anciens pour élargir les rues, et l'on pensait bien faire. Chose singulière, le despotisme de Napoléon a retrempe le caractère d'un peuple étiolé par trois cents ans d'un despotisme tranquille et pacifique ! C'est que Napoléon n'était pas ennemi de *toutes* les idées justes.

5 avril 1828. — Enfin nous avons reçu de Paris la traduction française de la vie de Benvenuto Cellini, écrite par lui-

lones, cent trente-trois pieds dix pouces entre la surface ou le vif des colonnes. L'ouverture de la voûte a vingt-sept pieds cinq pouces de diamètre. Le portique du Panthéon a quatre-vingt-dix-huit pieds dix pouces entre les axes des colonnes. Les colonnes ont quinze pieds dix pouces de circonférence.

Le pied antique, dont se servaient les Romains, comparé au pied de roi de Paris, a dix pouces dix lignes, et trente-sept centièmes de ligne.

Le pied romain actuel est au pied de roi comme 11, 82 est à 10, 83, ou comme 11 est à 10.

même. Nous l'avons lue jusqu'à trois heures du matin. Avant la publication des Mémoires de Casanova de Seingalt, l'ouvrage de Cellini était le plus curieux de ce genre. Le traducteur de Cellini a sagement supprimé les passages les plus scabreux. Ce seul volume en apprend plus sur l'Italie que MM. Botta, Sismondi, Roscoe, Robertson, *e tutti quanti*.

Frédéric est enchanté des Villani, historiens florentins originaux, il vient d'en acheter une superbe édition faite à Florence il y a deux ans.

Milan est une colonie dont la maison d'Autriche à peur ; les rigueurs de sa police sont célèbres en Europe ; cependant on y imprime une foule d'ouvrages originaux. Florence jouit d'une honnête liberté, et toutefois la presse n'y produit rien de neuf. Telle est la force du levain de civilisation jeté en Lombardie par Napoléon et par les deux ou trois mille hommes distingués qu'il mit dans les emplois. Le noble milanais le plus rétrograde par sa position dans le monde, s'il avait cinq ans en 1796, a été élevé au milieu d'une ville passionnée pour le grand homme qui a tiré l'Italie du néant. Le privilégié que je prends pour exemple, né vers 1791, a aujourd'hui treute-huit ans, et sous peu d'années entrera en possession de la fortune de sa famille. Voilà pourquoi la librairie de Milan l'emporte sur celle de Florence.

Paul nous raconte qu'un de ses nouveaux amis lui a fait voir une clef avec laquelle un prince Savelli empoisonnait ceux de ses gens dont il voulait se défaire. La poignée de cette clef a une petite pointe imperceptible. On la frottait d'un certain poison, le prince disait à un de ses gentilshommes, en lui remettant cette clef : « Un tel, allez chercher un papier dans telle armoire. » La serrure ne jouait pas bien, le gentilhomme serrait la main et faisait un petit effort auquel la serrure cédait. Mais, sans s'en apercevoir, il s'était un peu écorché la

main avec la petite pointe du manche de la clef, et vingt-quatre heures après il n'était plus.

Nos compagnes de voyage ont eu une grande discussion sur les poisons avec M. Agostino Manni, le premier chimiste de Rome; c'est un homme de beaucoup d'esprit, que M. Demidoff nous a fait connaître.

M. Agostino Manni pense que l'*acqua tofana* existait encore il y a quarante ans, du temps de la célèbre princesse Giustiniani, qui fut sur le point d'en être la victime. L'*acqua tofana* était inodore et sans couleur; une goutte administrée toutes les semaines faisait périr au bout de deux ans. Si la moindre maladie survenait dans l'intervalle, elle était mortelle, et c'est sur quoi comptaient les empoisonneurs. L'*acqua tofana* pouvait être mêlée au café et au chocolat sans perdre de sa force. Le vin la neutralisait en partie¹.

M. Manni a connu un diseur de bonne aventure, dont le père vivait dans l'aisance sans industrie apparente; il suppose que cet homme vendait des poisons. Cet art est heureusement perdu. Il croit que dans les beaux temps de l'empoisonnement, vers 1650, il a été possible de couper une pêche en deux moitiés avec un couteau d'or empoisonné seulement d'un côté. On partageait cette pêche avec la femme dont on était jaloux; on pouvait manger sans danger la moitié qui avait été touchée par la partie saine du couteau; l'autre moitié donnait la mort. M. Manni pense que presque toujours le premier breuvage que l'on donnait à un malheureux qui éprouvait les pre-

¹ Le fameux médecin G.... me dit qu'il connaît la substance pouvant être étendue dans l'eau, et qui, sous cette forme, n'aurait pas de goût bien marqué. Deux gouttes de cette eau, administrées toutes les semaines, donnent la mort en deux ans. Donc l'*acqua tofana* existe, quoique probablement la recette du quinzième siècle ait été perdue.

mières douleurs de l'empoisonnement était préparé de façon à assurer l'effet du poison. Les plus chers étaient ceux dont l'effet ne se manifestait qu'au bout de plusieurs années. Il pense qu'une personne affaiblie par l'*acqua tofana* était beaucoup plus sujette à prendre la fièvre, et, dans ce cas, le quinquina devait être fatal.

M. Manni nous dit que l'*acqua tofana* et d'autres poisons d'un effet presque surnaturel, sont comme

L'araba Fenice

Chè vi sia ognun lo dice,
Dove sia nessun lo sa.

A force de discuter avec cet homme d'esprit, il a cependant fini par nous en apprendre plus qu'il ne voulait; par exemple, comment expliquer la mort des cardinaux M et M?

M. Manni est bien plus à son aise quand il nous parle de la *bague de mort*. Il ne nie point avoir vu cet instrument singulier, qui se compose de deux griffes de lion fabriquées avec l'acier le plus tranchant. Ces deux griffes, longues de plusieurs pouces, se placent dans l'intérieur de la main droite; elles tiennent au doigt par deux bagues. Lorsque la main est fermée, rien ne paraît que ces deux bagues. Les griffes suivent la direction des deux doigts du milieu. Elles sont rayées profondément, et probablement l'on plaçait du poison dans les rainures.

Dans une foule, au bal par exemple, on saisissait avec une apparence de galanterie la main nue de la femme dont on voulait se venger; en la serrant et retirant le bras, on la déchirait profondément, et, en même temps, on laissait tomber la *bague de mort*. Comment, dans une foule, trouver le coupable? Qui aurait voulu accuser un prince romain, un neveu du pape, ou

tel autre grand personnage sans avoir des preuves à donner ?
Il ne restait que la maxime célèbre :

Celui-là fait le crime à qui le crime sert.

Au scizième siècle un empoisonnement était vengé par un autre. On pense maintenant que le plus grand empêchement pour ces sortes de crimes, c'est la crainte de voir l'opinion de Rome divulguée deux mois après dans quelque journal anglais. On cite plusieurs *reporters* de journaux anglais, dont le voyage en Italie est défrayé par les lettres qu'ils font insérer dans le *Times* ou le *Morning Chronicle*. Ainsi, la liberté de la presse est utile même dans les pays qui en sont privés. M. Manni aura la bonté de faire voir à une partie de notre société plusieurs instruments singuliers destinés à guérir de leurs terreurs certains maris du moyen âge. Ils remplissaient parfaitement leur objet.

Obsédés par toutes ces idées de mort et de poison, nous avons cherché dans Bandello l'histoire de la belle Pia Tolomei, de Sienna, que le Dante a crue innocente.

Voici ces vers si touchants du cinquième chant du *Purgatoire*, poème que l'on a tort de ne pas lire autant que l'*Inferno*.

Deh! quando tu sarai tornato al mondo.

.....

Ricordati di me, che son la Pia.

Sienna mi fè : disfecemi maremma;

Salsi colui, che inannellata pria,

Disposando, m'avea con la sua gemma.

Purgatorio, V¹.

¹ « Hélas! quand tu seras de retour au monde des vivants, daigne aussi m'accorder un souvenir. Je suis la Pia, Sienna me donna la vie,

La femme qui parle avec tant de retenue avait eu en secret le sort de Desdemona, et pouvait, par un mot, faire connaître le crime de son mari aux amis qu'elle avait laissés sur la terre.

Nello della Pietra obtint la main de madonna Pia, l'unique héritière des Tolomei, la famille la plus riche et la plus noble de Sienna. Sa beauté, qui faisait l'admiration de la Toscane, et une grande différence d'âge firent naître dans le cœur de son époux une jalousie qui, envenimée par de faux rapports et des soupçons sans cesse renaissants, le conduisit à un affreux projet. Il est difficile de décider aujourd'hui si sa femme fut tout à fait innocente; mais le Dante nous la représente comme telle.

Son mari la conduisit dans la maremme de Sienna, célèbre alors comme aujourd'hui par les effets de l'*aria cattiva*. Jamais il ne voulut dire à sa malheureuse femme la raison de son exil en un lieu si dangereux. L'orgueil de Nello ne daigna prononcer ni plainte ni accusation. Il vivait seul avec elle, dans une tour abandonnée, dont je suis allé visiter les ruines sur le bord de la mer; là il ne rompit jamais son dédaigneux silence, jamais il ne répondit aux questions de sa jeune épouse, jamais il n'écouta ses prières. Il attendit froidement auprès d'elle que l'air pestilentiel eût produit son effet. Les vapeurs de ces marais ne tardèrent pas à flétrir ses traits, les plus beaux, dit-on, qui, dans ce siècle, eussent paru sur la terre. En peu de mois elle mourut.

M. Demidoff nous a procuré un professeur fort instruit, M. Dardini, qui nous donne d'excellentes leçons sur le Dante. Il nous fait sentir les moindres allusions de ce poète, qui,

je trouvai la mort dans nos maremmes. Celui qui, en m'épousant, m'avait donné son anneau, sait mon histoire. »

comme lord Byron, vit d'allusions aux événements contemporains.

17 avril 1828. — M. Von^{***}, que nous avons rencontré à la Villa Pamfili, nous disait ce matin qu'il regarde comme fort douteux que saint Pierre soit jamais venu à Rome¹. La vérité sur ce point restera à jamais hors de notre portée. Non-seulement les contemporains, mais tous les copistes de manuscrits, ont eu intérêt à mentir pendant quatorze siècles. Il en est de l'histoire des premiers temps de l'Église comme de celle des Carthaginois, qu'il faut chercher dans les récits des Romains leurs ennemis. Quiconque, à Rome, osait démentir le *Bulletin officiel* du consul, était regardé comme ennemi de la patrie et puni par l'exécration publique. Si l'indiscret avait un ennemi, cet ennemi pouvait le tuer impunément, assuré d'être absous par le peuple si on le traduisait en jugement. « Il faut savoir ignorer, » nous répète souvent le savant Von^{***}.

18 avril 1828. — Nous avons fait aujourd'hui la plus jolie promenade; jamais peut-être nos compagnes de voyage n'avaient été aussi contentes d'être à Rome. Nos lettres de Paris ne parlent que de mauvais temps et de froids tardifs; ici, depuis le milieu de février, nous jouissons d'un printemps plus agréable que l'été.

¹ Le siècle étant pédant, rétablir la note suivante que j'ai supprimée sur l'épreuve.

Saint-Pierre est-il venu à Rome? consultez Basnage, t. 1^{er}, page 540. Basnage, digne successeur de Bayle, dit ce qu'il veut dire nettement et sans phrases, sceau perdu depuis cinquante ans. Consultez Henke et *l'Histoire des papes*, in-4^o, pages 15 et 14. Cet ouvrage est d'un bénédictin détroqué, réfugié en Hollande.

Cette note, nécessaire pour être estimé des sots, ôte la netteté du souvenir au lecteur.

Nous avons eu ces jours-ci d'assez jolis bals donnés par des dames anglaises; là se voyaient les figures les plus grotesques et quatre ou cinq jeunes filles de la plus céleste beauté. Ce qu'il y avait de mieux, à ce que prétend Paul, ce sont les figures d'honnêtes gens. Nous connaissons sept ou huit Anglais que nous regardons comme la perfection de la probité, des bonnes manières et de la sûreté de caractère; ce sont des gens que l'être le plus méfiant choisirait pour exécuteurs testamentaires ou pour juges. Plusieurs pousseraient la probité jusqu'à l'héroïsme; c'est ce qu'ils ont prouvé quand il l'a fallu, et jamais ils n'y font la moindre allusion. Ces hommes d'un âge mûr ne sont pas plus moroses que de jeunes lords de vingt-cinq ans. En un mot, ils approchent beaucoup de la perfection sociale. Mais, si l'on peut compter sur eux pour la pratique des vertus les plus difficiles, rien n'est plus comique que leurs théories. Le plaisant de leurs raisonnements nous frappe surtout à cause de la gravité qu'ils y mettent. Quelque esprit qu'aient ces messieurs, ils ne peuvent concevoir que l'on agisse ailleurs autrement qu'en Angleterre. Suivant eux, cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers.

Mais qu'importent les théories d'un homme quand on est sûr de sa conduite? Au-dessous de ces Anglais, qui seraient parfaits sous les rapports sociaux s'ils avaient des mines moins sévères et l'air moins découragé, nous avons distingué deux classes d'hommes, malheureusement trop nombreuses chez ce peuple.

1^o Les ministériels éhontés, qui louent le pouvoir toujours et de tout, sont hypoerites sur tout, et avides de jouissances chères, comme l'homme qui n'est pas accoutumé à avoir de l'argent. Ces gens nient les vérités les plus évidentes avec une impudence qui quelquefois pourrait donner un mouvement de vivacité.

2° Nous voyons des hommes riches, nobles, parfaitement honnêtes, qui ne trouvent de *plaisir qu'à se fâcher*. Le plus mauvais tour qu'on puisse leur jouer, c'est de leur ôter toute occasion de se mettre en colère; c'est ce que nous avons bien vu ces jours-ci, pendant une course que nous avons faite à Pesenta sur le lac de Fucino, et à Subiaco. Paul, l'ordonnateur de la partie, et qui avait ses raisons pour plaire, voyant que les femmes anglaises sont toujours les victimes de la mauvaise humeur de leurs pères ou de leurs maris, avait réussi à écarter toute occasion de contrariété. Pour y parvenir, il avait étudié jusqu'aux bizarreries des Anglais qui voyageaient avec nous. A la fin, ces messieurs avaient de l'humeur de ne pouvoir en prendre contre rien.

Les hommes de cette race ne sentent la vie que lorsqu'ils se mettent en colère. Comme ils ont beaucoup de prudence, de sang-froid et de résolution, leurs accès de colère sont presque toujours suivis d'une petite victoire; mais ils n'y sont guère sensibles. C'est avoir un *obstacle à surmonter* qu'il leur faut. Ils ne peuvent conserver de liberté d'esprit pendant le combat qu'ils livrent à l'obstacle; on les voit entièrement absorbés, et ils réunissent toutes leurs forces. Ils ne savent rien faire en riant. Les met-on en présence d'une chose charmante, ils se disent : « Je ne jouis pas de ce plaisir, et cependant combien je serai malheureux lorsque je serai hors d'état de le goûter! quels regrets atroces troubleront mon âme! » Ce sont des gens incapables de sentir la joie, et dont la morosité redouble lorsqu'ils voient les autres avoir du plaisir sans leur en demander la permission. Alors ils deviennent hautains et *distants*. Si on laisse sa liberté à un Anglais qui est dans cette disposition, et qu'on ne s'occupe pas de lui, son chagrin redouble, et le soir il est capable de faire une scène à sa femme. Par de douces paroles et des attentions pleines de grâce et

d'amitié, cherchez-vous à venir au secours de cette mauvaise disposition, vous la voyez s'augmenter, et voici pourquoi : c'est le *brio* qui éclate dans votre conduite, c'est l'*animation* que vous mettez à lui parler qui double le chagrin de l'Anglais, en lui montrant clairement que son âme *manque* de ce feu qu'il voit dans la vôtre et dont il est jaloux. Nous sommes parvenus à égayer un de nos Anglais, ou du moins à le tirer de son humeur massacrant, en lui donnant un mulet rétif qui, trois fois, l'a jeté par terre. Nous l'en avons prévenu; mais il ne l'a monté qu'avec plus d'empressement : il trouvait une *difficulté à combattre*. Au fond, c'est là le seul plaisir de cette nation morose, et ce qui l'appelle aux plus grands succès. — Ils seront les derniers en Europe à croire à l'enfer.

M. le duc de Laval-Montmorency a donné un bal déguisé charmant, comme tout ce qui se fait au palais de France; le maître de la maison a été d'une grâce et d'une amabilité parfaites. Paul dit que dans ce grand seigneur il n'y a rien de *parvenu*, ce qui est fort rare en France. Rien de plus difficile que de porter un cordon bleu. Au fait, en 1829, ne sommes-nous pas un peuple de parvenus? Personne dans la société n'occupe la place que son père aurait devinée pour lui lorsqu'il avait douze ans.

Une jolie Bohémienne, madame de R***, était la reine de la fête, au grand chagrin d'autres dames à hautes prétentions. Comme il y avait beaucoup plus de gens du Nord que d'Italiens au bal de M. de Laval, l'opinion s'est décidée pour les beautés anglaises, qui ont obtenu la préférence sur les Romaines. La jolie madame de R*** a été prise pour une Espagnole. Nous n'avons peut-être jamais vu douze femmes plus séduisantes réunies dans un salon. Ce bal ne s'est point passé sans amener de ces grands événements dont toute une ville

s'occupe pendant deux jours; ces bons petits caquets nous ont délassés de l'admiration.

Le voyageur solitaire et puritain qui refuse les invitations de son ambassadeur et se prive du spectacle des petits événements de la société peut dire n'avoir pas vu Saint-Pierre. Au bout d'un an, qu'est-ce qu'avoir vu Saint-Pierre? C'est un souvenir. Le voyageur est-il arrivé à Saint-Pierre morose et fatigué d'admirer, le souvenir qu'il en garde est terne et sans plaisir.

Le but de notre promenade d'aujourd'hui était de jouir d'un temps voluptueux (couvert, avec des bouffées de chaleur, et de tous côtés une légère odeur de fleur d'oranger et de jasmin). Nous avons porté des cafetières, des petits pains et du café au tombeau de Menenius Agrippa. Ce patrieien jovial et bonhomme est connu de nos compagnes de voyage, à cause de Shakspeare (tragédie de *Coriolan*).

Nous avons débuté par une visite, la vingtième peut-être, à l'église de Santa-Maria-degli-Angeli, et par un acte d'admiration pour Michel-Ange. De là nous sommes allés voir une citerne ornée de marbres dans le jardin attenant à l'église de Sainte-Suzanne. Les ciceroni romains attribuent cette citerne à Michel-Ange. Nous sommes restés une heure peut-être dans ce délicieux jardin; souvent on passait cinq minutes sans parler. Non, il n'est point dans le Nord de sensation semblable; c'était une flânerie tendre, noble, touchante; on ne croit plus aux méchants; on adore le Corrège, etc., etc.

J'en ai tiré un petit prône impromptu sur le peu de cas que l'on devait faire de vingt vexations essayées à propos de nos passeports, et de deux ou trois réceptions *meno civili* de la part de nos agents français. Que nous importe maintenant, disais-je à nos compagnes de voyage, d'avoir été pris pour des jacobins par de pauvres diables à six mille francs d'appointement et mourant de peur d'être destitués?

La fontaine de Termini n'a pu obtenir de nous un moment d'attention; elle est grossière. Nos âmes étaient à la hauteur des beautés les plus délicates; il nous aurait fallu des arabesques de Raphaël ou des fresques du Corrège.

Nous sommes entrés dans l'église de Santa-Maria-della-Vittoria. L'intérieur fut décoré comme un boudoir par Charles Maderne; mais ce n'était pas pour l'architecture que nous avions fait appeler le frère portier. Toutes ces églises peu fréquentées des hauteurs de Rome sont fermées après les messes, à onze heures du matin. Trois *paoli* font d'un pauvre moine l'être le plus heureux du monde, et il nous fait avec grâce les honneurs de son église.

« Où est le *San-Francesco* du Dominiquin? » lui avons-nous dit. Il nous a conduits dans la seconde chapelle à droite. Enfin nous sommes arrivés au fameux groupe du Bernin et à la chapelle célèbre élevée par un des grands-oncles de notre ami l'aimable comte Corner.

Sainte Thérèse est représentée dans l'extase de l'amour divin; c'est l'expression la plus vive et la plus naturelle. Un ange qui tient en main une flèche semble découvrir sa poitrine pour la percer au cœur; il la regarde d'un air tranquille et en souriant. Quel art divin! quelle volupté? Notre bon moine, croyant que nous ne comprenions pas, nous expliquait ce groupe. « *È un gran peccato*, a-t-il fini par nous dire, que ces statues puissent présenter facilement l'idée d'un amour profane. »

Nous avons pardonné au cavalier Bernin tout le mal qu'il a fait aux arts. Le ciseau grec a-t-il rien produit d'égal à cette tête de sainte Thérèse? Le Bernin a su traduire, dans cette statue, les lettres les plus passionnées de la jeune Espagnole. Les sculpteurs grecs de l'Illissus et de l'Apollon ont fait mieux, si l'on veut; ils nous ont donné l'expression majestueuse de

la Force et de la Justice; mais qu'il y a loin de là à sainte Thérèse!

Un tableau du Guerchin et deux tableaux du Guide, dans la chapelle voisine, ne nous ont fait aucun plaisir; nous avons besoin de prendre l'air.

Nos petits chevaux noirs et malins nous ont conduits bien vite à l'angle de la rue de Macao. Là, on enterrait les pauvres vestales coupables; c'étaient encore des âmes passionnées comme sainte Thérèse. Deux d'entre nous avaient vu jadis l'immortel ballet de Vignano. Frédéric a ouvert un volume de Tite-Live si plaisamment traduit par M. Dureau, et nous a lu le récit du supplice de deux vestales, l'an 536 de Rome. Nous avons répété les noms d'Opimia et de Floronia, plus de deux mille années après la mort cruelle qu'elles souffrirent en ce lieu. Tous les détails nous en ont été donnés par Frédéric: madame Lampugnani et moi, qui avons vu le ballet de Vignano, étions touchés profondément.

Nous nous sommes promenés dans les jardins des Sciarra et des Costaguti, parmi des orangers en fleurs; tout cela est encore dans Rome. Enfin, nous sommes sortis de la ville par la porte Pia, architecture de Michel-Ange.

Sur le trottoir de la grande route au delà, nous avons rencontré trois ou quatre cardinaux qui se promenaient; c'est un des lieux que les éminences fréquentent le plus volontiers. M. le cardinal Cavalechini nous a fait l'honneur de nous indiquer la villa Patrizj, sur la hauteur à droite de la route. Son éminence nous en a très-bien raconté l'histoire, avec esprit, et sans importance; en revanche, nous lui avons donné nos voix pour être pape à la première occasion. Il protégerait les arts, qui en ont bon besoin.

Au sortir de la villa Patrizj, nous sommes allés à deux milles de là monter sur le Monte Sagro (le Mont Sacré). Nous avons

trouvé ce lieu célèbre tout couvert de grandes herbes et d'arbrisseaux très-verts, dont la végétation vigoureuse lui donne un aspect singulier.

Ici, le peuple de Rome se retira, abandonnant la ville aux patriciens, qu'il regardait comme ses tyrans, mais sans les attaquer; il n'osait pas (an de Rome 260). La religion, toujours si utile aux puissants, l'en empêchait¹. Les plébéiens furent ramenés dans Rome par l'ingénieux apologue de Menenius Agrippa

Quarante-cinq ans plus tard, émus par le spectacle atroce d'un père tuant sa fille pour la soustraire aux désirs du décemvir Appius, les plébéiens revinrent au Mont Sacré; mais ils imitèrent la modestie de leurs pères: *modestiam patrum suorum nihil violando imitati*. Le peuple, cette fois, obtint des tribuns inviolables. (C'est notre chambre des députés.) Il ne fut plus possible d'attenter à la liberté qu'en corrompant les tribuns. Parmi douze cents députés qui ont siégé depuis 1814, n'est-ce pas mille qui ont obtenu des places ou au moins un ruban?

Rien ne pouvait toucher ces Romains si durs, que le sang d'une femme: Lucrece et Virginie leur donnèrent la liberté.

En descendant du Mont Sacré, nous songions beaucoup au tombeau du jovial Menenius. Nous étions à trois milles de Rome, nous sommes revenus sur nos pas, et, avant de repasser le Teverone sur le pont Lamentano, détruit par Totila et refait par Narsès, nous avons trouvé, en descendant un peu dans la vallée, de très-bon café préparé par notre domestique italien, l'excellent Giovanni. Les vaches qui habitent maintenant le tombeau de Menenius avaient fourni le lait.

¹ Voir l'admirable fragment de Montesquieu intitulé: *Politique des Romains dans la religion*. Primavera dell Ventinove; L forsanscrit and jea. 43.

Nous sommes allés voir la villa Albani. Il faudrait ici vingt pages de descriptions, et nous avons de grands projets. M. le cardinal S. nous avait procuré un billet qui nous permettait de voir une des plus belles choses du monde, la villa Ludovisi. Ce qui n'est que curieux nous semblait froid. Nous avons bien regardé le buste d'Annibal, les statues de Brutus et de César. L'architecture de cette villa, quoique tout à fait moderne, n'est point ridicule. Rien de plus singulier, pour des gens du Nord, que ces jardins remplis d'architecture dont les Tuileries et Versailles sont une imitation affaiblie.

Le style étrusque du bas-relief de *Leucothée*, nourrice de Bacchus, nous a plu. Nous avons trouvé dans le Parnasse de Mengs les portraits bien froidement exécutés des beautés célèbres à Rome sous le règne de Pie VI; le portrait de madame Lepri nous a intéressés à cause de l'anecdote si connue¹.

La statue de Junon méritait d'être vue avec recueillement, mais il fallait partir. Nous voulions voir la villa Ludovisi; elle a surpassé l'attente de nos compagnes de voyage.

¹ Le mari, fort âgé, de cette femme charmante, vient à mourir; quinze jours après elle annonce qu'elle est grosse, et lui donne un héritier neuf mois et quelques jours après sa mort. Le frère du marquis Lepri, privé d'une succession fort considérable par cette naissance, intente un procès scandaleux à sa jolie belle-sœur. Au moment de le perdre, il lègue ce procès au pape régnant, Pie VI, qui le fait Monsignore. Les juges condamnent le pape; il leur fait défense de se présenter devant lui, et s'empare de l'immense succession Lepri. Quand M. Janet administrait les finances à Rome, en 1811, il me semble que cette affaire n'était pas encore terminée. Voir Gorani, *Mémoires sur les Cours d'Italie*.

La figure de la belle marquise Lepri a quelque chose de mélancolique: on attribue son aventure à un sentiment de délicatesse. Du vivant de son mari, elle n'avait pas voulu le tromper tout à fait, et avait su résister à un amant qu'elle adorait.

VILLA LUDOVISI.

Le cardinal Lodovico Ludovisi (en Italie, on aime que le nom de baptême ressemble au nom de famille), le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, bâtit cette villa sur la partie nord du Monte Pincio (1622).

Ce siècle était, à Rome, celui de la décadence complète des beaux-arts; mais Ludovisi était de Bologne et les Carraches y avaient rallumé le feu sacré. Notre billet a été obtenu de M. le duc de Sora, prince de Piombino, je crois, de la maison Buoncompagni. On blâme beaucoup ce grand seigneur de ne pas recevoir chaque jour chez lui trente ou quarante Anglais. Si j'avais le bonheur de posséder ce lieu charmant, on me blâmerait plus sévèrement encore. Jamais, moi présent, personne n'y mettrait les pieds; et, en mon absence, le billet d'entrée se payerait deux piastres au profit des artistes pauvres.

Nous avons erré avec délices dans d'immenses allées d'arbres verts; ce jardin a un mille de tour. Nous ne nous pressions point, nous nous disions: Si la nuit vient avant que nous soyons entrés dans le casin, nous solliciterons un autre billet.

Que demandons-nous à ce beau lieu? du plaisir; si nous le trouvons dans le jardin, pourquoi l'aller chercher devant l'*Aurora* du Guerchin? peut-être n'y est-il pas.

Cependant tout naturellement, sans nous presser, nous sommes arrivés, vers les cinq heures, au chef-d'œuvre de Jean-François Barbieri, surnommé le Guerchin, parce qu'il louchait un peu. Né à Cento, près de Bologne, en 1590, il mourut en 1666.

(Nous avons lu sa vie en rentrant, dans la *Felsina Pittrice* de Malvasia, t. III, pag. 143.) Vous voyez que Louis XIV aurait